

UNE JOURNÉE DÉCOUVERTE À PINCEVENT, EN SEINE-ET-MARNE

Jean-Pierre Auzenda, membre de la SAGA.

En souvenir de Michel Orliac

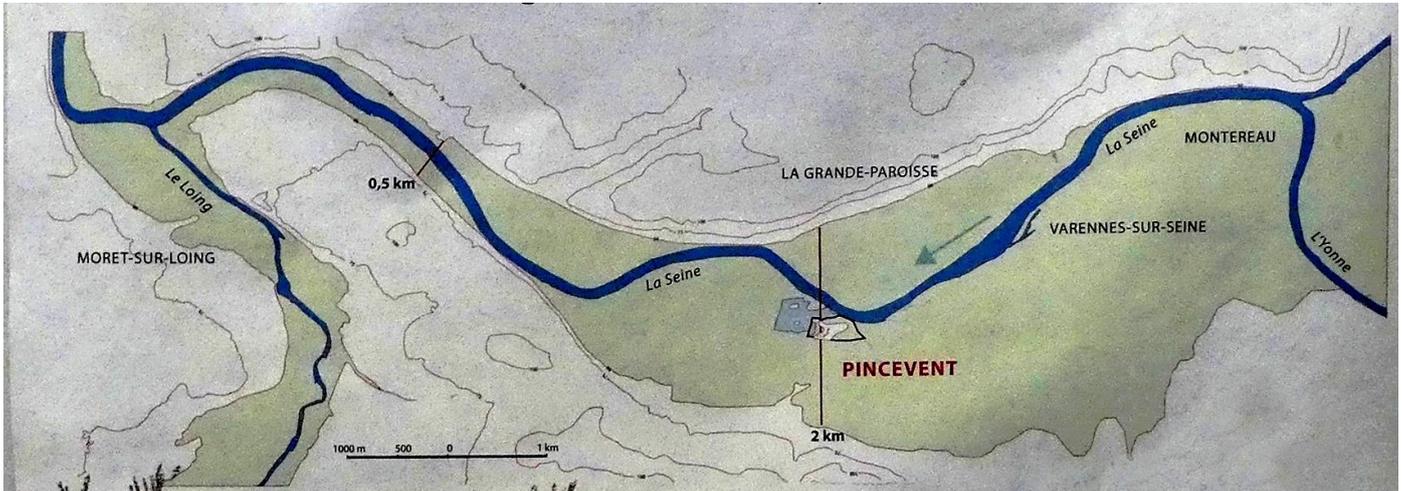


Figure 1. Carte de l'emplacement du site de Pincevent au confluent de la Seine et de l'Yonne. Photo J.-L. Fromont.

Introduction

Il n'est pas rare de voir mentionné, dans les annales de l'archéologie, la découverte d'un site remarquable, comme celui de Pincevent par exemple, qui se distingue par son contenu et la richesse qu'il apporte à la communauté scientifique. Cela méritait de la part de certains adhérents de la SAGA, une attention toute particulière... Aussi, une concertation fut envisagée pour prendre un rendez-vous en vue d'observer le site et de l'étudier davantage.

Avant toute chose, il fallait prendre contact avec le responsable du chantier, notre souhait fut exaucé grâce à l'aimable contribution de Michel Orliac, membre d'honneur de la SAGA, qui malheureusement vient de nous quitter. Grand connaisseur de ce site, il fut responsable sur le terrain, chercheur et il apporta de nombreuses innovations et fut l'auteur de plusieurs publications. Nous découvrirons plus loin une partie de son travail. Il n'hésita pas, après consultation, à nous mettre en relation avec Olivier Bignon-Lau, coordinateur des fouilles et universitaire. Celui-ci nous accorda aimablement un rendez-vous pour le 13 juillet 2022.

Ainsi, il fut possible d'organiser et de proposer une sortie-découverte aux membres de la Commission du Quaternaire et, en fonction de la disponibilité de cha-

cun, nous avons réussi à former un petit groupe de sept personnes motivées et pressées de se rendre au lieu-dit.

Un rendez-vous fut planifié dans la forêt de Fontainebleau pour réunir les participants avant de nous rendre sur le site.

En plein été, lorsque le soleil brille et que la chaleur est pesante, la meilleure solution pour un déjeuner en plein air est de chercher un endroit frais et ombragé. Une occasion se présenta sur notre chemin par la découverte de la grotte de la Biche Blanche (figure 2), près du rocher d'Avon, qui n'est d'autre qu'un abri sous-roche, idéal pour un repos bien mérité et assez cocasse de par sa structure, surtout quand on s'apprête à visiter un site préhistorique ! L'ambiance était déjà donnée...

Avant de franchir la grille d'accès au site, nous avons suivi un chemin poussiéreux et caillouteux pour finir sur un parking faisant face à un ensemble de bâtiments où Olivier Bignon-Lau nous accueillit chaleureusement (figure 3). Avant de se présenter, il nous guida sans perdre de temps à l'intérieur d'une construction dédiée aux salles d'exposition permanentes.

Une atmosphère plus agréable qu'à l'extérieur nous enveloppa et nous mit en condition pour écouter les commentaires et visualiser un affichage mural abon-

dant, exposé pour les visiteurs, car, tout autour de la grande pièce, sont suspendus des panneaux et des kakémonos explicatifs qui illustrent toutes les activités du chantier, la vie quotidienne des chasseurs magdaléniens, la faune, les variations des climats, et des graphiques divers que nous aurons le loisir de déchiffrer. Plus loin, sur la droite, sont installées des vitrines surmontées de restes d'animaux qui nous seront décrites ensuite par notre guide (figure 4).

Présentations

Pour commencer la visite des lieux, Olivier Bignon-Lau se présenta et nous expliqua sa fonction de responsable et organisateur des fouilles de Pincevent, cela pour une durée déterminée.

Il est chargé de recherche au CNRS ⁽¹⁾, spécialisé en archéozoologie portée sur l'anatomie comparée. Ses recherches en archéozoologie éclairent sur les pratiques de chasse et sur la répartition biogéographique de la faune au Paléolithique supérieur, en Europe, pendant les maxima glaciaire et tardiglaciaire. Il étudie la morphométrie et l'analyse dentaire des micro-usures, permettant une connaissance plus poussée sur la faune de l'époque, ses déplacements et son utilisation par les chasseurs magdaléniens, ainsi que la technologie des productions sur les matières dures animales.

L'étude du bestiaire consommé par les chasseurs, permet d'étudier le choix des espèces, les périodes d'abattage et l'impact sur l'environnement naturel de l'époque.



Figure 2. Grotte de la Biche Blanche près du rocher d'Avon. Photo J.-L. Fromont.

Figure 3. Le groupe au complet avec Olivier Bignon-Lau. Photo J.-L. Fromont.



Figure 4. Vue d'ensemble de la salle d'exposition. Photo J.-L. Fromont.

Historique du lieu

Face à des auditeurs attentionnés, Olivier Bignon-Lau, pour mieux situer l'endroit, aborda un descriptif des lieux : le territoire de Pincevent est situé non loin de la rive sud de la Seine, sur le secteur de la commune de La Grande-Paroisse, non loin de Montereau (77) (cf. figure 1). Cet endroit était depuis longtemps exploité par une entreprise d'extraction pour les graviers et sables qu'il recèle. Actuellement, il ne reste plus qu'une partie en activité au sud du site.

Tout d'abord, il est bon de rappeler que la découverte de Pincevent, en 1964, est due au hasard et à la présence de Claudine Karlin, archéologue en prospection sur le terrain, qui identifia des artefacts mélangés à du sable dans le godet d'une pelleteuse en panne. Celle-ci, après examen plus attentif, s'empressa de stopper le chantier et de prévenir des personnes concernées. À la suite de cette découverte, le 5 mai 1964, Michel Brézillon et une petite équipe se rendent sur les lieux pour évaluer et estimer le futur chantier de fouilles.

Dans le même temps, le professeur André Leroi-Gourhan, archéologue et ethnologue, fouillait sur le chantier de la grotte du Renne près d'Arcy-sur-Cure, dans l'Yonne. Il faisait face à des difficultés pour étudier cet abri dont les parois rocheuses limitent et complexifient l'interprétation des niveaux d'occupation constamment remaniés par la circulation humaine. Il fut très heureux de la découverte de Pincevent et trouvait en ce site ce dont il avait toujours rêvé. Après l'étude du rapport des observateurs sur place, il demanda la fermeture de l'exploitation gravière. En 1965, le ministère de la Culture ayant été sollicité (à l'époque André Malraux) a autorisé le rachat du terrain de neuf hectares.

L'occupation de cet espace du Paléolithique fut de courte durée, quelques générations sur quelques années, mais il est très riche en vestiges, avec surtout la possibilité d'observer la vie de groupes humains dans leurs activités et leurs échanges entre foyers.

Au début de la découverte, on était bien loin d'imaginer qu'il resterait encore de nombreuses décennies à travailler, aussi bien sur le terrain que dans les laboratoires, étant donné la grande superficie encore inexploitée du terrain acquis. On fêta, en 2014, le cinquantenaire de la découverte de Pincevent.

Le site

Il fallait tout d'abord expliquer à notre équipe attentive (avant que de nombreuses questions ne soient posées) que le climat de l'époque, il y a 14 000 ans, n'était pas aussi tempéré qu'actuellement et semble se rapprocher plutôt des conditions climatiques de Sibérie

actuelle avec deux grandes saisons : une période de redoux courant mai jusqu'aux premiers froids en octobre, devenant de plus en plus rigoureux et neigeux. Une adaptation particulière, encore visible chez les peuples nomades sibériens, étudiés pour l'occasion par certains ethnologues, a permis d'affiner et d'enrichir les analyses faites par les archéologues concernant les périodes de chasses, les déplacements et organisations sociales sur les campements. L'activité de ces peuples est une opportunité car, vivant en groupes restreints, ils nous renseignent sur leurs manières d'occuper l'espace, à proximité des troupeaux de rennes qui sont leur principale ressource, tant pour la nourriture que pour l'habillement. La synthèse de ces observations nous montre des similitudes qui peuvent aider les chercheurs dans certains domaines, sans prétendre à être le reflet exact du passé.

Il était intéressant de nous mettre dans le contexte climatique de l'époque pour comprendre l'impact des saisons contrastées et rudes, de manière à saisir les mouvances du fleuve et de son apport sédimentaire qui constitue les sols où vécurent les chasseurs. Ce qui fait la richesse de ces terrains, c'est indiscutablement la conservation exceptionnelle de ces surfaces d'habitation, sur lesquelles les Magdaléniens ont organisé leur vie.

Après la convergence de la Seine et de l'Yonne, à 4 km en amont de Pincevent, la vallée large de 2 km va s'amincir jusqu'à 500 m en aval du site de Pincevent (cf. figure 1).

D'après les sondages effectués sur le terrain, le substrat est un calcaire blanc, sur lequel reposent des graviers grossiers, puis des sables et graviers. Les limons et sables fins viennent en dernier. Des éclats de taille positionnés à l'interface graviers-limons furent découverts en 1985, reflétant des conditions climatiques singulières.

D'après les études approfondies des strates, des épisodes alternés de froid plus intense érigeaient des amas de glace en amont, formant plus loin une retenue d'eau assez vaste et débordante pendant les crues, rendant les eaux boueuses. Seuls les sédiments fins étaient filtrés et répandus sur les berges.

Les crues, à cette époque, apportaient en plus des sables fins, des blocs de glace mobiles chargés de graviers stratifiés, laissant, dans les limons, des ondulations encore visibles correspondant aux oscillations causées par la fonte.

La faune

et la saison d'occupation humaine

Dans la première salle, nous nous arrêta mes devant des vitrines sur lesquelles étaient positionnés des ossements en provenance du Muséum national d'Histoire

naturelle de Paris, dont la fonction est de servir de modèle pour identifier les restes d'animaux dégagés sur les fouilles. Le squelette d'un cheval de Przewalski, d'un renne femelle et celui d'une antilope Saïga représentent une grande partie de la faune de l'époque. Le crâne d'un renne mâle, beaucoup plus gros, avec ses bois plus importants, met en évidence le dimorphisme sexuel évitant toute erreur d'interprétation (figure 5).



Figure 5. Ossements de référence prêtés par le MNHN.
Photo J.-L. Fromont.

Dans le but de faciliter leurs études, les ossements de comparaison sont nettoyés et traités par certains enzymes particuliers permettant de dissoudre les tissus et graisses, pour ne laisser que les ligaments et tendons. L'interprétation des cicatrices osseuses suggère une utilisation de ces tissus plus rigides, encore employés actuellement par les peuples du nord sibérien.

Comme il a été indiqué plus haut, Olivier Bignon-Lau s'appuie sur des méthodes comparatives pour identifier les différentes communautés animales de l'époque et pour déterminer leur évolution. Ces résultats aboutissent à une synthèse et une somme de renseignements abondants concernant la sélection de l'espèce chassée, ainsi qu'une image affinée des ressources animales que les chasseurs ont exploitées sur leur territoire. D'emblée, une réflexion sur la symbiose entre le chasseur et l'animal impose une attention particulière en ce qui concerne l'image écologique du moment. Les dents aussi nous informent sur l'âge auquel l'animal est abattu et, par analyse de la quantité de strontium dans l'émail, on peut savoir quelle était sa nourriture (herbe ou branchages, saison tempérée ou froide), quelle était la période d'abattage de l'individu et on peut aussi connaître le cycle de la présence humaine en un temps donné.

- « Combien de restes d'animaux ont été trouvés et lesquels ? » demande une participante.

Olivier Bignon-Lau nous répond d'emblée que 4 640 restes d'animaux furent mis au jour et que le renne est largement majoritaire (98 %), représentant 4 540 fragments, équivalents à 76 individus environ, avec 58 % pour les mâles et 42 % pour les femelles.

Une grande proportion de mâles adultes sont représentés, il en est déduit que la période d'occupation se situait en automne car les mâles sont dominants à cette période et plus résistants. Leur réserve de graisse est intacte et leurs bois plus fermes et utiles pour confectionner des outils. De même, c'est pendant l'automne que les hordes se retrouvent pour migrer, avant que le froid plus intense s'installe. En conclusion, l'occupation humaine devait avoir lieu entre la dernière période de l'été et le début de l'hiver.

Le cheval, avec 37 restes, est peu commun dans les sites magdaléniens, sauf pour le site d'Étiolle (en Essonne), qui est une particularité. Il est constaté que les adultes âgés ne sont pas représentés au profit des plus jeunes, ce qui incite à penser qu'ils étaient chassés au milieu de hordes protégés par les parents. On en conclut un abattage vers novembre qui corrobore la déduction précédente pour le renne. Seules les pattes avant et arrière, les mâchoires inférieures, les tarses sont prédominants ; les vertèbres, crânes et côtes sont généralement absents, peut-être à cause de la découpe qui impose de choisir un lieu spécifique pour un animal corpulent ou bien était-il consommé en dehors ? Étrangement, une encolure a été découverte possédant encore les 2^e, 3^e, 4^e et 5^e vertèbres qui sont restées intactes et une apophyse séparée du reste du corps, posée près d'un foyer. Concernant le cheval, il semblerait qu'un culte autour de la « scapula » (omoplate) soit présent sur le site. Quatorze spécimens ont, semble-t-il, été laissés intentionnellement sur le sol parmi d'autres restes, culte pratiqué de longue date en Asie, Afrique et Corse.

Parmi les autres animaux bien représentés, il y a le lièvre avec une cinquantaine d'individus et le loup (12 individus) ; des os d'oiseaux, pour fabriquer des aiguilles et d'autres outils. La bonne conservation des ossements favorise la lecture des traces d'enlèvement des chairs et de désarticulations avec des outils spécifiques appropriés.

Le terrain, la stratigraphie et les petites astuces pour s'y retrouver...

L'étude des couches a demandé, au début, une certaine adaptation. Il fallut faire des sondages pour repérer les sols d'occupation et repérer les traces laissées par les hommes. Ainsi, la coupe des dépôts (figure 6) a révélé plusieurs zones horizontales nommées « niveaux », sur une hauteur de 6 m approximativement ; le territoire est à son tour divisé sur la

largeur et la longueur en sections numérotées. De bas en haut : le niveau V correspond à des sables et graviers déposés sur un sol calcaire ; le niveau IV de 2 m de hauteur, avec des couches de sable et d'argile, est le plus fouillé car il révèle la présence des nomades chasseurs ; le niveau III correspond à des sables et concrétions calcaires, avec deux niveaux d'occupation magdalénienne ; le niveau II est un dépôt de sable argileux, avec présence de Néolithique et bronze ancien et, pour finir, le niveau I correspond à la terre arable, avec des vestiges gallo-romains. Le niveau IV, le plus connu, a révélé les principaux sols d'habitation de Pincevent et, en 1964, le sol IV1 a été, en France, le premier habitat paléolithique fouillé en plein air qui suscita un grand enthousiasme pour la toute première équipe.

Au début des fouilles jusqu'en 1972, les difficultés s'intensifièrent lorsque le décapage entre plusieurs sections permit de constater des erreurs sur la lecture stratigraphique des couches de limon et des niveaux d'occupation qui ne sont séparés que par quelques centimètres seulement. Ainsi, si le sol accusait une légère pente entre deux sections, les couches semblaient ne pas se raccorder et l'on risquait de fausser la numérotation.

Heureusement, en 1973, Michel Orliac, à l'époque responsable des fouilles, eut l'idée géniale de mettre au point une méthode de relevé de coupes en appliquant du latex sur les parois d'une tranchée, empreinte servant de raccord entre deux sections pour vérifier l'ordre des niveaux. Le résultat s'avéra positif ; en effet, la matière visqueuse au départ s'infiltrait facilement dans les sédiments et révélait, après séchage et enlèvement, des petites différences de granulométrie

d'une infime épaisseur, difficilement discernables et traduisant aisément l'ordre des dépôts (figures 7 et 8).

Toutes les strates du terrain étaient visibles comme un code barre et cette démarche offrait un moyen ingénieux d'identifier et de décoder immédiatement la stratigraphie. Il suffisait par la suite, de faire des regroupements avec les différentes aires dans leur verticalité commune et de reconstituer un sol complet. L'exemple nous est donné au niveau IV20 comprenant des campements étalés sur 4 500 m², surface assez conséquente impliquant des difficultés pour repérer un substrat d'habitation sur une aire aussi grande, mais grâce à cette technique innovante, le repérage fut facilité. André Leroi-Gourhan fut très satisfait par la décou-verte de cette méthode.

La fouille

Les fouilles sont interrompues depuis 2016 pour laisser le temps d'étudier et de répertorier une grande quantité d'éléments, ainsi que la publication d'un mémoire sur le niveau IV0 très fourni ; celles-ci doivent reprendre courant 2023.

La fouille dite planimétrique (cf. encadré), pratiquée par André Leroi-Gourhan, permet de dégager les sols avec une analyse fine et précise en prélevant chaque objet repéré à l'intérieur d'un carroyage et marqué de sa position exacte afin de l'analyser et d'étudier l'origine de sa présence. Celui-ci fut formé à cette technique par les archéologues soviétiques, technique apparue dès le XIX^e siècle en Ukraine, puis développée en Europe centrale et utilisée en Union Soviétique. Les grands décapages de surface sont attribués à P. P. Efimienko, sur le site de Kostienki daté du Gravettien.

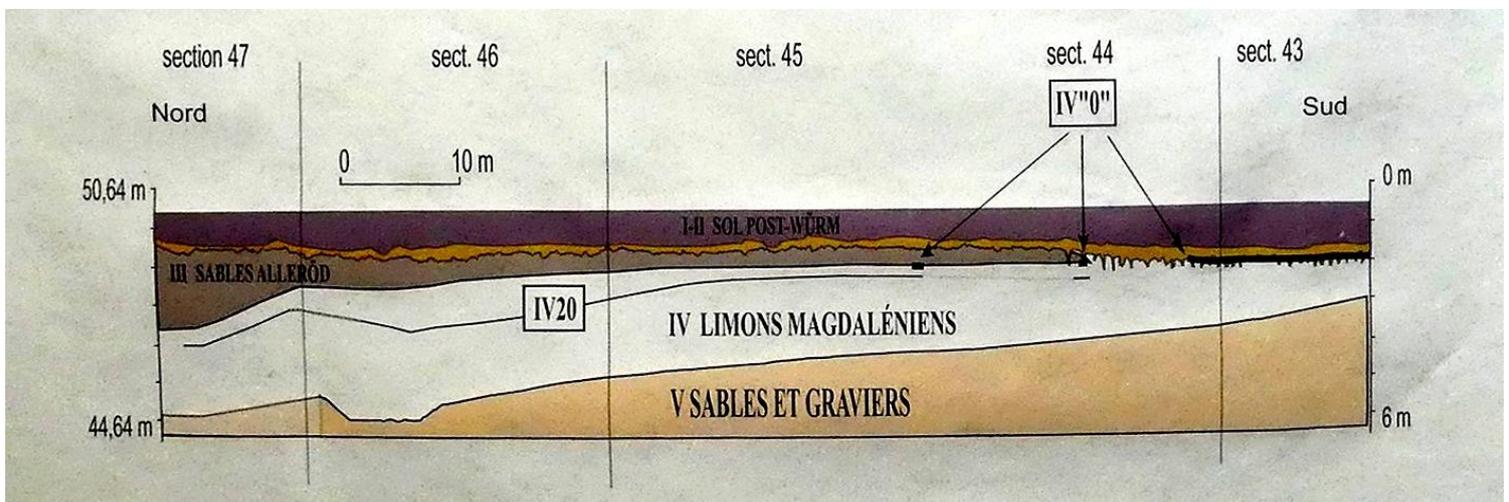


Figure 6. Coupe générale de la stratigraphie du site avec les différents niveaux et sections. Photo J.-L. Fromont.

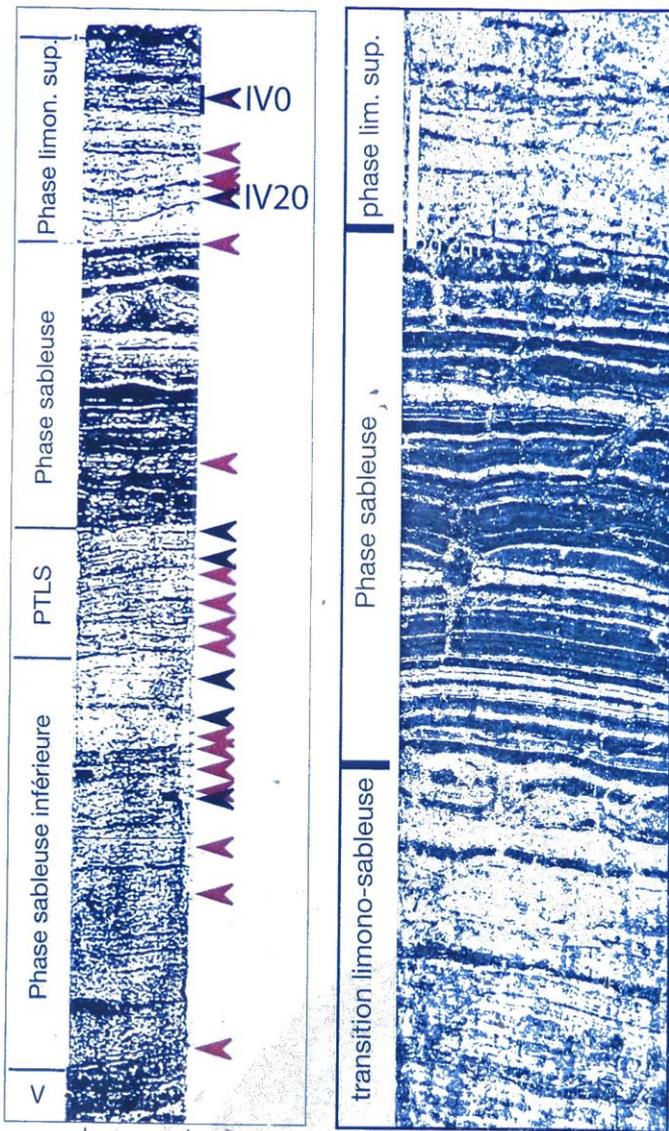


Figure 7. Coupe stratigraphique rendue visible grâce au moulage mis au point par Michel Orliac.
Photo J.-L. Fromont.

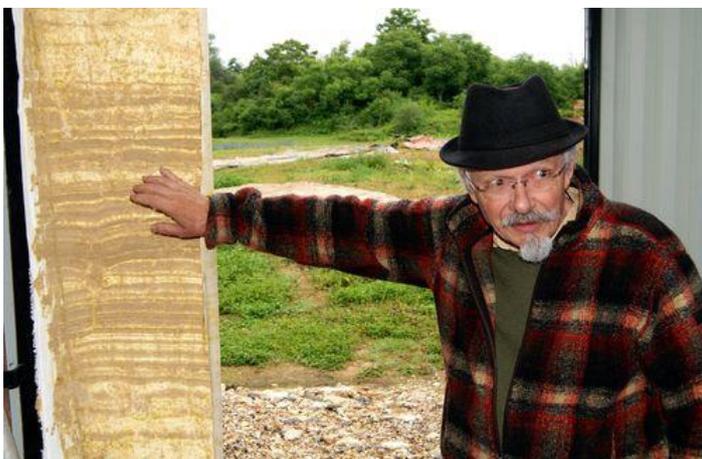


Figure 8. Michel Orliac devant le moulage d'un relevé stratigraphique.
Source : [Le blog du PAAC-Archéologie \(over-blog.com\)](http://Le blog du PAAC-Archéologie (over-blog.com)).

Plus tard, dans les années 60, André Leroi-Gourhan l'applique sur le site d'Arcy-sur-Cure, puis à Pincevent. Ce procédé complexe et précis, universellement appliqué dans toutes les fouilles, va permettre de cartographier les artefacts, la distribution spatiale des niveaux d'occupation et reconstituer l'organisation des habitats entre les différents groupes et foyers. Les activités économiques et sociales seront ainsi révélées, grâce à des méthodes manuelles (remontage des silex, études des foyers, répartition des déchets, analyse des ossements).

La fouille dite planimétrique

Il s'agit d'une méthode de décapage horizontal qui consiste à dégager progressivement les sédiments pour laisser les vestiges mis au jour dans leur position originelle. Le sol est divisé en carrés d'un mètre de côté. Dans chaque carroyage, les objets sont dégagés méthodiquement avec des outils dentaires et pinceaux souples, jusqu'à leur base qui détermine la hauteur de la couche. Puis, sur un carnet attribué à chaque fouilleur, ils sont repérés par des coordonnées spatiales X, Y, et le Z à la base pour déterminer la hauteur de la strate. Les outils et ossements sont dessinés sur un plan avec un code dédié et l'espace entièrement dégagé est photographié dans sa totalité. Puis le marquage intervient sur chaque objet où son identité sera inscrite à l'encre et fixée par un vernis.

Enfin, les objets sont acheminés vers les laboratoires pour diverses analyses (redessinés sur un plan plus large, étude de la structure, origine du matériau, comparatif avec d'autres outils similaires en vue d'un remontage, datation des charbons, etc.).

Dans chaque couche, sont prélevés des échantillons du sol pour identifier les grains de pollen et la microfaune, facilitant ainsi une reconstitution de l'environnement et du climat de l'époque. L'observation de la texture des sédiments est faite en suivant l'alternance des niveaux sombres et niveaux plus clairs correspondant à des inondations liées aux saisons.

André Leroi-Gourhan, à partir de 1965, organise des séminaires sur les structures d'habitats en tant qu'organisation sociale puis les années qui suivent voient de nouvelles innovations comme : l'apparition des techniques de remontage, la répartition des objets dans l'espace et plus récemment la modélisation en 3D. Depuis, le site de Pincevent est devenu un laboratoire d'étude de référence où de nombreux étudiants et chercheurs viennent du monde entier pour se perfectionner et apporter leurs compétences en matière de recherche (figure 9). Étudiants et chercheurs sont logés sur place dans les locaux que nous avons aperçus en arrivant.



Figure 9. Fouilles sur le site de Pincevent.

Source : <https://www.journees-du-patrimoine.com/SITE/site-archeologique-pincevent--gran-282849.htm>.

Les moulages des sols

Peu après, nous avons suivi Olivier Bignon-Lau dans une autre salle très bien documentée par des vitrines et des panneaux pédagogiques expliquant la technique du moulage des sols effectuée à Pincevent.

En contrebas, est exposée, comme modèle, l’empreinte d’un sol d’occupation qui impressionne les participants par la qualité réaliste du résultat (figure 10). Nous découvrons ainsi les restes d’un foyer avec des éclats et divers ossements disséminés sur toute la surface. Il nous explique la technique et l’intérêt de copier tous les sols. Nous pouvons encore découvrir l’emplacement vide où le godet à l’origine de la découverte était posé. Les niveaux et accidents de terrain sont respectés parfaitement.

Le moulage se fait en plusieurs étapes (figure 11) : application du latex sur la surface décapée, ce qui permet d’obtenir un négatif dans lequel du plâtre est coulé qui, par inversion, va redonner le positif que des spécialistes vont peindre de la façon la plus fidèle à l’original, en se servant des objets prélevés.

Dès le début du premier chantier, la nouvelle équipe motivée se scinda en deux groupes : un groupe qui fouillait et l’autre qui s’affairait sur les moulages. Par la suite, il est possible de faire, par juxtaposition des différentes surfaces copiées, une reconstitution des aires de circulation rendant visible l’activité humaine et le mouvement des objets manufacturés.

Ces moulages sont aussi les témoins et la copie conforme d’un plancher à jamais détruit par les fouilles qui serviront plus tard pour les futurs travaux d’étude et pour des expositions pour les scolaires ou le grand public.



Figure 10. Moulage d’un sol. Photo J.-L. Fromont.



Figure 11. Panneau explicatif de la mise au point du premier moulage en 1964. Photo J.-L. Fromont.

Plus tard, au cours de cette visite, on nous présenta un court métrage éducatif sur un ordinateur, illustré par des animations parfaitement réalisées sur les foyers.

Nous nous questionnons sur les activités artistiques du lieu. Il s'avère qu'elles sont assez faibles pour l'époque. Quelques éléments de parure ont été retrouvés : coquillages, dents de requin, pigments et pierres taillées. Ils sont parfois d'origine lointaine (Normandie, Allemagne, Belgique). Deux rondelles de pierre de 5 mm de diamètre sont sûrement attribuées à un pendentif.

**Tout le monde dehors...
et reconnaissance du territoire**

Sous la conduite de notre guide, nous sommes sortis en ordre dispersé, appesantis par la chaleur du dehors qui nous surprend. Le but était de nous montrer l'espace du chantier et d'imaginer la configuration de l'époque. Après quelques minutes de marche nous

nous arrêtons pour observer le terrain et la situation géographique des différents sols :

- le sol IV20, au nord de notre position, réparti sur 4 500 m², très riche et très étudié du fait de ses nombreux foyers et de son substrat très limoneux ;
- le sol IV0, en face de nous, révèle sur 200 m² une occupation hivernale qui coïncide avec le tout dernier passage des Magdaléniens. Fouillé entre 1989 et 1996, il fait actuellement l'objet d'une monographie en cours de synthèse. En tous les cas, on observe un changement culturel net entre celui-ci et les autres niveaux, traduit par une industrie lithique plus riche en lames, un plus grand choix des matériaux, ainsi que des parures en plus grand nombre.

Sur ces planchers, beaucoup de gros foyers et unités d'occupation furent dégagés. Aidé par un plan papier étalé devant nous qui traduit en dessin les fouilles effectuées auparavant (figure 12), nous apercevons une organisation de pierres circulaires autour d'un foyer principal avec deux rejets, résultat du nettoyage de la

zone qui est caractéristique des habitats de l'époque, de même que des pierres posées à plat dont la fonction est de cuire les matières organiques. L'écart entre deux niveaux est de quelques dizaines d'années. Observons-nous toujours le retour des mêmes groupes ? Pour l'instant, le problème est à l'étude et demande beaucoup de précisions.



Figure 12. Olivier Bignon-Lau expliquant la disposition des différents foyers sur un plan. Photo J.-L. Fromont.

Sur une aire plus éloignée, à proximité de grosses pierres de schiste posées à plat, ont été découverts cinq demi crânes de chevaux et quatorze scapulas avec, au centre, des restes humains dont l'interprétation est inconnue. Seuls les comparatifs ethnologiques permettront peut-être d'élucider ce problème. La scapula, élément de divination on l'a vu, fait peut-être un lien entre le chasseur et sa proie ?

Pincevent - dans sa configuration déjà évoquée dans des ouvrages au Moyen Âge - était une île ou un gué avec une plongée progressive vers la Seine. Sur la partie la plus haute, on a déterminé des passages de populations autres qu'à l'arrière-saison, hypothétiquement attribués à des retours liés aux cultes des morts ou des modes de vie différents ? Si le retour des chasseurs est régulier, en général, il est imputé à la configuration du lieu, carrefour sensible aux variations climatiques accompagnées de dépôts sédimentaires plus grossiers, favorisant une végétation plus abondante et par conséquent une nourriture idéale pour les rennes et chevaux qui se fixaient là par commodité.

- « Quelle était la forme de leur habitat ? » demande un participant.

Les chercheurs hésitent encore, il y a quelques pierres de calage pour des poteaux d'habitation que l'on suppose apparentée à des tipis en cône, mais aussi à des Yarangas, maisons mobiles aux parois cylindriques encore visibles chez les peuples Chukchi en Sibérie, ces dernières ne laissant que peu de traces et faciles à transporter (figure 13).

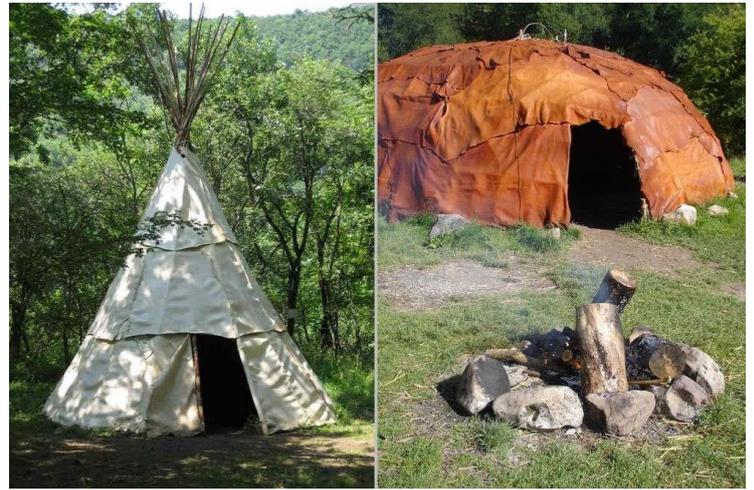


Figure 13. Habitats présumés.

Source : <https://solutreen.forumactif.org>, rubrique « Reconstitutions d'habitats en plein air ».

- « Combien de personnes par foyer ? »

Cinq à dix individus par unités sur le sol IV20, et une cinquantaine répartie sur l'ensemble des habitats.

L'industrie magdalénienne est abondante et l'étude par des chercheurs spécialisés dans la taille du silex a permis le remontage des nucléus (figure 14) et de visualiser la circulation des outils au travers des foyers parfois éloignés, grâce au travail de Jacques Pellegrin, Alain Texier, dans les années 70 et de Pierre Bodu. Leurs conclusions nous éclairent sur l'habileté et l'anticipation du geste des tailleurs expérimentés, au contraire de certains débutants ou juvéniles trahis par leurs imperfections visibles sur les outils récupérés (mauvais ajustement, reprises abondantes, etc.). Il est aussi possible de constater les habitudes gestuelles et spécifiques de certains individus, repérés sur les différentes aires de taille.



Figure 14. Remontage des silex.

Source : *Un automne à Pincevent. Le campement magdalénien du niveau IV20*, Julien et Karlin, 2014.

Nous quittons notre secteur pour nous diriger vers une autre étape beaucoup plus symbolique pour les fouilleurs et nous nous retrouvons au bord d'un étang très herbeux et ombragé (figure 15). C'est ici que les premières fouilles ont eu lieu ! Un émouvant hommage fut rendu aux premières équipes et à André Leroi-Gourhan.



Figure 15. Le groupe devant le tout premier sol fouillé.
Photo J.-L. Fromont.

Il est bon de se souvenir que les glaciations ont alterné avec des périodes plus douces et trop rapides, faisant fondre les glaces du nord en perturbant le thermostat naturel des courants marins. Ce phénomène rompt la régulation et provoque alors de nouveaux épisodes de froid et de chaud pendant un épisode assez long. À cette période, la mer du nord est sous les gla-

ces et le niveau marin est à 80 m plus bas qu'actuellement.

Après cette allusion rapide sur l'origine des glaciations et des perturbations rendues visibles dans la stratigraphie du site, nous échangeons et détaillons les particularités des chantiers voisins : Ormesson et Étiole, de la même époque et riches en équidés.

Le temps passe et nous devons remonter lentement vers les bâtiments, tout en échangeant nos avis sur les multiples renseignements acquis qu'il faudra assimiler avant de les mettre sur papier. Il faut avoir un peu d'imagination pour se représenter un paysage de steppes froides et enneigées, parcourues par des troupeaux de rennes et d'animaux farouches que nos chasseurs traquaient en groupe, s'interpellant dans leur course pour abattre l'animal choisi.

Il est sûr à présent que certaines tâches spécifiques, réparties sur les différents foyers, étaient attribuées à des femmes et à des hommes, assurant ainsi par la même occasion la transmission de leur savoir aux plus jeunes, afin de perpétuer leurs métiers et leurs techniques et aussi pour asseoir leur culture indispensable à la solidité et à la pérennité du groupe.

Après les dernières questions, nous remercions Olivier Bignon-Lau pour sa générosité et la clarté de ses commentaires pédagogiques qui nous ont apporté de nombreux éclaircissements sur le site. Après un au revoir et l'espoir de revenir bientôt, nous regagnâmes nos véhicules afin de nous désaltérer et de repartir vers nos destinations respectives (figure 16).



Figure 16. L'équipe sur le départ. Photo J.-L. Fromont.

En conclusion

Pincevent se révèle très riche en foyers témoignant de la présence humaine, concernant une période relativement courte, étagée sur quelques strates d'épaisseur centimétrique. Il nous renseigne sur les passages réguliers de nomades chasseurs, synchrones avec la migration saisonnière des rennes dans un espace riche en gibier. On peut observer facilement la circulation des individus ainsi que les échanges de nourriture et d'outillage entre les différents habitats. La particularité de ce site est la bonne qualité de la conservation des vestiges et aussi, curieusement, une pauvreté du mobilier artistique.

Nous sommes toujours surpris de découvrir toute l'ingéniosité mise en œuvre pour élucider les énigmes du passé, et, de surcroît, de pouvoir visionner un travail scientifique méticuleux, accompli en prise avec un terrain relativement complexe, démarche qui s'apparente souvent à une enquête méthodique.

De ce fait, nous voyons que les approches transdisciplinaires mises en œuvre dans ces études contribuent à une interprétation plus précise des valeurs chronologiques, sociales et culturelles de la vie des Magdaléniens.

Il est toujours impressionnant de fouler un sol là où des femmes et des hommes, il y a 14 000 ans, ont vécu, chassé, échangé des connaissances dans un langage inconnu et laissé des vestiges rendus accessibles à la communauté par le travail de toute une équipe.

Nous devons remercier Olivier Bignon-Lau pour sa modestie et le plaisir de partager ses connaissances, reconnaissant parfois dans ses recherches des lacunes qui le contrarient mais qu'il s'appliquera sûrement, lui et son équipe, à résoudre rapidement, nous en sommes tous convaincus.

Ce fut une agréable journée ensoleillée...

(1) UMR 8068, Technologie et Ethnologie des Mondes Préhistoriques (TEMPS),
Maison des Sciences de l'Homme Mondes,
Bâtiment René Ginouvès
21 Allée de l'Université F-92023 Nanterre Cedex.

Bibliographie

Bignon O., 2006. De l'exploitation des chevaux aux stratégies de subsistance des Magdaléniens du Bassin parisien. *Gallia Préhistoire*, tome 48, p. 181-206.

Bignon O., Enloe J.G. et Bemilli C., 2006. Étude archéozoologique de l'unité T125 : originalité de la chasse des rennes et des chevaux. *Gallia Préhistoire*, tome 48, p. 18-35.

https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2006_num_48_1_2433.

Bodu P., 1994. Analyse typo-technologique du matériel lithique de quelques unités du site magdalénien de Pincevent. Applications spatiales, économiques et sociales. Thèse de doctorat de l'Université de Paris I, 833 pages.

Bodu P. et al., 2013. Le Paléolithique supérieur ancien de l'Europe du Nord-Ouest. *Mémoire de la Société préhistorique française*, tome LVI, 516 pages.

https://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_020917_125227.pdf.

Julien M. et Karlin C. (dir.), 2014. Un automne à Pincevent. Le campement magdalénien du niveau IV20. *Mémoire de la Société préhistorique française*, tome LVII, 326 pages.

https://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_020917_130241.pdf.

Julien M. et Karlin C., 2002. Un habitat saisonnier de plein air au Tardiglaciaire. L'exemple du campement de Pincevent (Seine-et-Marne). In Miskovsky J.-C. (dir.), *Géologie de la Préhistoire, méthodes, techniques et applications*. Paris, Éditions Association pour l'étude de l'environnement géologique de la Préhistoire, p. 1399-1413.

Julien M. et Karlin C., 2007. Variations saisonnières chez des Magdaléniens et des Sibériens : approche ethnoarchéologique. In Beyries S. et Vaté V. (dir.), *Les civilisations du renne d'hier et d'aujourd'hui. Approches ethnohistoriques, archéologiques et anthropologiques*. Actes des XXVII^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes. Antibes, Éditions APDCA, 2007, p.163-184.

Leroi-Gourhan A., 1984. Pincevent. Campement magdalénien de chasseurs de rennes. *Guides archéologiques de la France*, n° 3, Paris, ministère de la Culture / Imprimerie nationale, 96 pages.

Leroi-Gourhan A. et Brézillon M., 1966. L'habitation magdalénienne n° 1 de Pincevent près Montereau (Seine-et-Marne). *Gallia Préhistoire*, tome IX, fasc. 2, 1966, p. 263-385.

https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1966_num_9_2_1264.

Leroi-Gourhan A., Brézillon M., 1972. Fouilles de Pincevent. Essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien (la section 36). Paris, Éditions CNRS, 2 vol., 331 pages, 10 plans (VII^e supplément à *Gallia Préhistoire*).

Orliac M., 1975. Empreintes au latex des coupes du gisement magdalénien de Pincevent : technique et premiers résultats. *Bulletin de la Société préhistorique française*, 72, 2, p. 274-276.

https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1975_num_72_9_8392.

Voir aussi le dossier complet intitulé « Un dernier hiver à Pincevent : les Magdaléniens du niveau IV0

(Pincevent, La Grande Paroisse, Seine-et-Marne) ». *Gallia Préhistoire*, tome 48, 180 pages.
https://www.persee.fr/issue/galip_0016-4127_2006_num_48_1.

Vidéos

Le musée de Préhistoire d'Île-de-France vous présente les chasseurs de Pincevent. 2 mn.

<https://www.youtube.com/watch?v=XOwP19jjP7U>.

Les Magdaléniens à Pincevent - André Leroi-Gourhan (1966), 28 mn, très complet, remarquable et très émouvant.

<https://www.youtube.com/watch?v=tXwYMGD8UUo>.

Pincevent, 50 ans chez les Magdaléniens (bande annonce), 3 mn 30 s.

<https://www.youtube.com/watch?v=IMyLe-Ebyrg>.

Olivier Bignon-Lau, archéozoologue à Pincevent, 2 h.

<https://www.canal-u.tv/chaines/umrtemps/olivier-bignon-lau-nanterre-2022>.

Michèle Julien, Claudine Karlin et Daniele Lavallée, Souvenirs sur table en noir et blanc. 37 mn.

<https://www.canal-u.tv/chaines/umrtemps/pincevent-france/souvenirs-sur-table-en-nb-paris-2022>.

À regarder absolument !

Michel Orliac, Les fouilles préhistoriques, une aventure scientifique. Deux heures à déguster.

<https://www.canal-u.tv/chaines/umrtemps/michel-orliac-le-raincy-2021>.

Il est possible de visiter le site une fois par an, durant les Journées du Patrimoine, en septembre. Se renseigner sur le site :

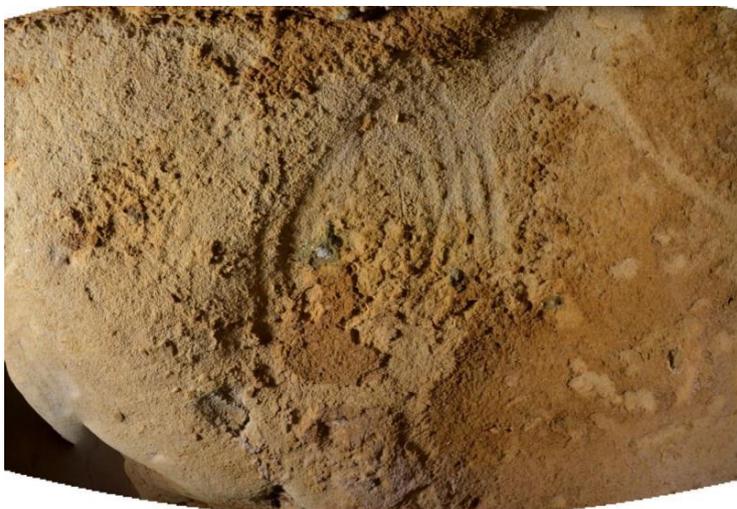
<https://paysdemontereau77.fr>.

BRÈVE : PRÉHISTOIRE

Les plus anciennes gravures de Néandertal en France

Régulièrement de nouvelles découvertes viennent confirmer les capacités cognitives de Néandertal. C'était encore le cas avec le long article publié en juin dernier sur les gravures de la grotte de la Roche-Cotard, en Touraine (Marquet *et al.*, 2023).

L'existence de cette grotte est connue de longue date (1846) et, dans les années 70, J.-C. Marquet y découvrit des gravures, non figuratives, et qui semblent presque toutes tracées au doigt sur les parois en tuffeau (une pierre tendre, typique de la Touraine).



Le « panneau circulaire » :
exemple de gravures découvertes
dans la grotte de la Roche-Cotard, © J.-C. Marquet.

Mais c'est seulement en 2015 qu'il reprend l'exploration, avec une équipe très pluridisciplinaire d'une trentaine de spécialistes pour analyser, relever et dater les gravures. Ces chercheurs ont mis en œuvre de très nombreuses techniques.

Pour dater les gravures, ils ont dû passer par un moyen détourné : ils ont daté la fermeture de la grotte en prélevant, devant, au-dessus et dans l'encadrement de son entrée, 50 échantillons de sédiments l'ayant obstruée. Puis ils ont analysé ceux-ci avec la technique de la luminescence stimulée optiquement ou OSL (*Optical Stimulated Luminescence dating*).

La fermeture de l'entrée de la grotte a ainsi été datée à - 57 000 ans et deux autres datations indiquent que les gravures de la grotte pourraient même remonter à plus de - 75 000 ans. Or, à cette époque, *Homo sapiens* n'était pas encore présent en Europe occidentale.

D'où la conclusion que les gravures de la grotte de la Roche-Cotard ne peuvent être que l'œuvre de Néandertal !

Marquet J.-C. *et al.*, 2023. The earliest unambiguous Neanderthal engravings on cave walls : La Roche-Cotard, Loire Valley, France. *PLOS ONE*, 18 (6), 21 juin 2023, 53 pages.

<https://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0286568>.

Voir aussi :

https://lejournal.cnrs.fr/articles/neandertal-etait-aussi-un-artiste?utm_source=pocket-newtab-fr-fr.